

SOPHIE JOMAIN

*Il était une fois...*

# Cherche jeune femme avisée

ROMAN

SÉLECTION  
PRIX  
DES  
LECTRICES

  
CHARLESTON

  
CHARLESTON  
POCHE

# SOPHIE JOMAIN

## CHERCHE JEUNE FEMME AVISÉE

Quand il voit débarquer dans son cabinet la ravissante, mais ô combien extravagante, Gabrielle Gêris, Adrien de Bérail est loin d'imaginer qu'il se laissera convaincre de l'embaucher comme baby-sitter. Veuf et très accaparé par son métier d'avocat, il lui faut de toute urgence une personne capable de prendre soin de ses deux chérubins, Paul et Sophie, tout juste âgés de neuf ans. C'est donc en dépit de ce que lui crie la raison qu'il accepte sa folle candidature. Une personnalité audacieuse et un toupet incroyable pour un petit mètre soixante sur talons... Qui sait ? La jeune femme pourrait bien se révéler être la perle rare...

Alliant humour et tendresse, Sophie Jomain nous embarque dans un récit qui ne manque pas de piquant. Une belle leçon sur la quête du bonheur !

Figure incontournable de la scène littéraire francophone, **Sophie Jomain** a écrit plus de vingt romans allant de la littérature fantastique à la comédie en passant par le roman contemporain. Librement inspiré du célèbre conte de Grimm *La Fille avisée du paysan*, ce roman est le premier d'une série de trois livres réinventant les contes de fées de notre enfance.



Texte intégral

ISBN : 978-2-36812-941-8



9 782368 129418

**8,90 euros**  
Prix TTC France

Rayon : Littérature  
française



  
**CHARLESTON**  
**POCHE**

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

CHERCHE JEUNE FEMME  
AVISÉE

## De la même autrice aux éditions Charleston

*M'asseoir cinq minutes avec toi*, 2021

*Les tortues ne fêtent pas Noël sous la neige*, 2021

*Les étoiles brillent plus fort en hiver*, 2021

*Les perce-neige s'éveillent sous les flocons*, 2022

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

10, Place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-941-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

### **Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Sophie Jomain

CHERCHE JEUNE FEMME  
AVISÉE

Roman

J'ai  
Lu



*À Christy, je te l'ai déjà dit, mais merci...*



**G**abi ne donnait pas cher de la peau de ce pigeon si elle le laissait là. Il pourrait se faire bousculer, écraser, attaquer par un chien ou kidnapper par... par... un faucon ! Non, non, et non. Sa conscience était formelle, on n'abandonne jamais un oiseau transi de peur sur un trottoir, c'est mal – et encore moins sous le prétexte d'être du genre à tout exagérer, alors qu'il n'y avait aucun risque pour qu'un rapace fasse une entrée théâtrale en plein Paris. Cela dit, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute : ce pigeonneau était en très mauvaise posture. Il était recroquevillé, tremblotant, et clignait des paupières en alternance sans discontinuer. Droite gauche, gauche droite. Pour un peu, Gabi en aurait eu le tournis. La pauvre petite bête avait dû rater son premier envol.

La jeune femme soupira, attendrie. Il était si mignon avec sa petite tête grise et sa collerette irisée. D'aussi loin qu'elle se souvienne, avec les

animaux, elle avait toujours eu l'âme d'un saint-bernard. Elle avait grandi à la campagne et, enfant, lorsque son grand-père annonçait qu'il allait tuer un lapin, elle se levait la nuit pour ouvrir les cages et les laissait filer. Pour les poules, elle faisait la même chose, mais les gallinacés n'ayant pas inventé le fil à couper le beurre, elles ne bougeaient pas d'un pouce et finissaient fatalement dans une casserole. Quant aux pigeons... ma foi, elle n'avait encore jamais eu affaire à un pigeon et finalement, ça ne changeait pas grand-chose au problème : elle ne pouvait pas l'abandonner ici.

Gabi resta un moment immobile devant lui en se demandant ce qu'elle devait faire. Elle avait rendez-vous dans moins d'une demi-heure Faubourg-Saint-Honoré et si elle faisait un détour chez le vétérinaire, il y avait de fortes chances pour qu'elle arrive en retard. Or, elle ne pouvait en aucun cas se le permettre, il y avait un boulot à la clé.

En dépit de ses diplômes qui, hélas, n'avaient strictement aucun rapport avec le poste en question, elle savait qu'elle ne pourrait compter que sur sa taille de guêpe, ses jambes galbées, sa bouche en cœur et ses yeux de biche pour décrocher le job. Car elle reconnaissait en toute honnêteté qu'elle ne savait rien du métier de réceptionniste/standardiste, et encore moins quand celui-ci était à pourvoir dans le milieu du droit, puisque c'était un célèbre cabinet d'avocats qui recrutait. Tout ce qu'elle pourrait offrir en accord avec cette fonction était une plastique impeccable façonnée par des années de danse de salon, et un sourire éclatant pour accueillir d'éventuels clients.

Pour être retenue, Gabi avait mis le paquet et dépensé ses dernières économies dans une toilette qui aurait suffi à éblouir n'importe quel directeur un peu trop coincé. Elle portait une robe rouge à pois blancs, de style années 1950, cintrée à la taille, évasée, retombant juste au-dessous du genou, et décolletée juste ce qu'il fallait. Sa poitrine n'était pas particulièrement imposante – un honorable bonnet C –, mais elle avait le mérite d'être haut perchée, ce qui, dans cette tenue, faisait son petit effet ; recherché, du reste.

Gabi ne voulait pourtant pas qu'on se méprenne, elle n'était pas du genre à exposer ses attributs à tout bout de champ, ni même à se regarder avec admiration dans un miroir, cependant, à situation désespérée, mesure désespérée. Elle avait vraiment besoin d'argent.

La jeune femme arrivait à un moment critique de sa vie. Elle avait perdu son dernier job quelques mois plus tôt, ses droits au chômage seraient terminés dans trois semaines et, cerise sur le gâteau, sa colocataire avait quitté Paris deux semaines plus tôt pour le soleil toulousain. Bref, elle devait obtenir ce travail coûte que coûte si elle voulait continuer à payer ses factures, son loyer, et le parking dans lequel croupissait sa vieille Micra. Loulou, un de ses amis, avocat à Paris, lui avait dit un jour que ses confrères étaient tous des obsédés. Cette description était somme toute un peu exagérée, mais Gabi avait bon espoir que le directeur de *de Bérail et fils* ne soit pas indifférent à ses efforts vestimentaires.

Elle réussit à s'accroupir sur ses escarpins rouges pour observer le pigeonneau d'un peu plus près et

repoussa la mèche blonde, courte et bouclée qui lui cachait l'œil.

— Pauvre petit bonhomme. Tu as l'air complètement terrorisé. J'aimerais bien t'emmener, mais...

Elle examina les alentours dans l'espoir de trouver une âme charitable, mais le seul regard qu'elle croisa fut celui du marchand de fruits et légumes. Il mettait de l'ordre dans son étal et, vu la manière dont il la considérait, Gabi comprit qu'elle ne pourrait pas compter sur son aide. Logique. Les Parisiens n'aiment pas les pigeons. Dommage. Parce que les pigeons, eux, les aiment beaucoup.

Elle se concentra de nouveau sur le volatile.

— Tu as conscience que si je ratais cet entretien, je n'aurais bientôt plus un sou. Je serais obligée de rendre mon appartement et c'est moi qui me retrouverais à ta place, domiciliée sur un trottoir ? Mais oui, mon gars. Il vaut mieux que tu saches que personne ne prendra la peine de s'inquiéter pour moi !

L'oiseau la regarda de ses grands yeux rouges. Gabi soupira.

Il n'existait pas trente-six solutions, il n'y en avait même que deux : soit elle emmenait son petit blessé chez le vétérinaire et courait le risque de passer à côté d'un job essentiel, soit elle le laissait se débrouiller. Eh bien, à dire vrai, aucune de ces deux possibilités ne l'enchantait particulièrement.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Le pigeon recommença ses œillades.

— Arrête de cligner des yeux bêtement ! C'est vrai, quoi, propose-moi plutôt quelque chose qui nous convienne à tous les deux.

Mais le centre de son attention semblait toujours aussi indécis. Ou surpris. Ou les deux. Bref, il ne semblait pas vouloir y mettre du sien.

La jeune femme haussa un sourcil.

— Est-ce que tu es du genre à créer des problèmes ? Je peux te faire confiance ? Tu vas te tenir tranquille ?

Bien sûr, l'oiseau ne lui répondit pas, mais pour une raison que Gabi préférait ne pas expliquer, elle fut absolument convaincue qu'il avait hoché la tête. Ce qui était largement suffisant pour la conduire à prendre une décision. Elle se défit du foulard de soie rouge qu'elle portait autour du cou et le roula en boule.

— Tu vas venir avec moi, lui annonça-t-elle tandis qu'elle disposait soigneusement le tissu au fond de son sac à main.

Elle ne manqua pas de se féliciter intérieurement car, par chance, ce dernier était suffisamment grand pour y accueillir un jeune pigeon.

— Quand j'étais au lycée, reprit-elle, Lutin, mon rat domestique, m'accompagnait en cours. Il ne bougeait pas tant que je ne lui avais pas dit de sortir. Tu n'auras qu'à faire pareil. Ensuite, je t'emmènerais chez le vétérinaire, ça te convient ?

Toujours aucune réponse, cela dit.

Elle préserva tant bien que mal ses affaires et tendit lentement les mains vers son petit protégé. Elle s'arrêta juste avant de le cueillir.

— Je te préviens, si tu me donnes un coup de bec, je hurle et je t'abandonne ici !

Mais le grand blessé ne bougea pas d'une plume, il se laissa envelopper par la chaleur rassurante de

Gabi et se mit immédiatement en boule dans son nouvel habitat.

— Je n'aimerais pas voir l'état de votre sac après ça ! lança le marchand d'un air écœuré.

Il semblait absolument effaré par le tableau qui se dessinait devant lui.

— Les gens sont de plus en plus fous, aboya-t-il encore. Un pigeon !

Gabi coula sur lui le regard le plus glacial de son répertoire à expressions.

— Est-ce que je vous fais une scène parce que vous prenez plaisir à tâter des melons toute la journée, moi ?

Le commerçant leva les yeux au ciel et entra dans sa boutique sans un mot de plus.

— C'est une mauvaise langue, je suis sûre que tu es un pigeon bien élevé, ajouta-t-elle à l'attention de l'oiseau tout en l'emmitouflant dans la soie. Tu t'apprêtes à assister à ton premier entretien d'embauche, pas trop stressé ?

Gabi sourit. Elle avait toujours été loufoque et pour rien au monde elle n'aurait changé ça. Il ne restait plus qu'à croiser les doigts pour que son petit passager reste aussi muet qu'une carpe.

\* \* \*

Détachant à grand-peine le regard de son sac à main, inquiète pour son protégé qui n'avait pas bougé d'un pouce, Gabi leva les yeux vers la quinquagénaire brune assise en face d'elle. Cachée derrière une paire de lunettes qui lui mangeait la moitié du visage, cette dernière l'observait avec

beaucoup d'attention. Nul besoin d'être extralucide pour comprendre ce qu'elle était en train de penser, Gabi en était presque certaine : elle se demandait ce qu'une jeune femme de trente ans habillée comme une poupée Barbie version fifties faisait ici. Il en allait probablement de même pour les trois autres postulantes. Elles avaient d'ailleurs toutes la même allure ; veste de blazer stricte, chemise blanche boutonnée jusqu'au col, jupe s'arrêtant à peine au-dessus du genou, chignon impeccable haut perché sur la tête... Gabi comprenait mieux la réaction perplexe de sa conseillère du Pôle emploi quand elle lui avait annoncé qu'elle voulait à tout prix tenter sa chance pour ce poste. À en croire la ressemblance frappante des candidates, Gabi n'avait vraiment pas le profil. Elles avaient toutes l'air de sortir d'une usine de clones et ce n'était sûrement pas le fruit du hasard. Le futur employeur avait dû exprimer ses préférences : avoir dépassé la cinquantaine, porter des tenues ringardes, et donner l'impression d'être aussi aimable qu'une porte de prison. Elle osait à peine imaginer à qui elle allait avoir affaire. Sans nul doute s'agissait-il d'un sexagénaire coincé, taciturne et à cheval sur les principes ? Pour le coup, elle qui pensait combler le vide de son maigre CV avec ses jolies formes, elle voyait ses dernières chances s'étioler lentement, mais sûrement.

Gabi ignore les regards curieux et préféra se reconcentrer sur son sac.

L'oiseau ne faisait pas un bruit. Ne pouvait-il pas se manifester, bouger, même un tout petit peu, histoire de la rassurer ?

Elle tenta d'écarter discrètement les anses pour examiner l'intérieur. Tout ce qu'elle réussit à apercevoir fut la boule que formait son foulard rouge. Pas un mouvement. Rien.

— Très originale, lui signifia sa voisine de droite d'une voix aiguë en désignant sa robe du menton.

Gabi sursauta et étira brièvement les lèvres.

— Merci.

*Et s'il était en train d'étouffer ?*

— C'est un modèle parisien ?

— Euh... oui.

*Il est peut-être mort ?*

— Vous ne vous sentez pas trop à l'étroit, dedans ?

Son sourire plaqué dissimulait très mal la pointe de sarcasme avec laquelle elle s'adressait à Gabi. Elle avait les yeux rivés à son décolleté qu'elle trouvait vraisemblablement très inapproprié.

— Non, elle est à la bonne taille.

La mégère haussa les épaules et fit semblant de s'intéresser à un numéro des *Échos* posé sur la table basse.

Il y eut un silence de mort pendant une trentaine de secondes, quand soudain, M. Piou-Piou laissa filer un roucoulement qui résonna dans la pièce. Tous les yeux se braquèrent sur Gabi. Paniquée, elle se tourna vers sa voisine de gauche, une petite dame blonde bien en chair.

— Vous avez dit quelque chose ?

L'attention se porta immédiatement sur cette dernière.

— Moi ? Mais pas du tout ! répliqua-t-elle, mortifiée.

Gabi se composa un air perplexe.

— Vous êtes sûre, parce que...

— Mais puisque je vous le dis !

Lorsque le pigeon roucoula une deuxième fois, il lui fut impossible de refaire porter le chapeau à quelqu'un. Elle s'excusa, s'empara de son sac et alla se réfugier dans les toilettes. Quand elle fut certaine d'être seule, elle vérifia l'état de son petit protégé.

— Il me semblait t'avoir demandé de te tenir tranquille ! Nous sommes quatre dans la salle d'attente, ce qui signifie que tu ne dois pas faire un bruit, compris ?

La petite boule de plumes cligna des paupières, pencha la tête à droite, puis à gauche, totalement hermétique à ce que lui disait Gabi. Ce qui, en soi, n'avait rien de particulièrement étonnant. Gabi lui caressa le sommet du crâne, il parut y prendre un plaisir fou, pas apeuré pour deux sous.

— Au moins, tu m'as tout l'air d'être resté propre, ajouta-t-elle en examinant le foulard.

Qu'allait-elle bien pouvoir dire s'il décidait de roucouler pendant l'entretien ? Elle se voyait mal expliquer à son interlocuteur qu'il y avait un oiseau dans son sac à main.

Elle aurait dû y penser plus tôt, maintenant il était trop tard. Devant le miroir, du bout des doigts, elle rajusta rapidement sa coiffure et essuya le noir de son mascara qui avait légèrement coulé sous ses yeux. L'air était moite et lourd, il faisait très chaud pour une fin de mois de juin. Elle recouvrit le pigeon, lui recommanda une nouvelle fois de rester sage, puis regagna la salle d'attente.

Surprise, alors qu'elle ne s'était pas absentée plus de dix minutes, elle se rendit compte qu'une

candidate avait disparu. Ce fut plus fort qu'elle, elle commença à se ronger les sangs en se disant qu'elle aurait mieux fait de ne pas se rendre aux toilettes. Si, par malchance, on l'avait appelée la première, elle pourrait faire une croix sur le job avant même d'avoir eu l'occasion de se présenter. Les deux quinquagénaires restantes avaient les yeux rivés sur leur magazine et ne prêtaient nullement attention à elle. Elle eut presque envie de leur demander si par hasard elle avait raté son tour, mais ces deux bonnes femmes auraient bien été capables de lui dire oui juste pour la faire dégager plus vite. Elle se rassit et attendit.

Un quart d'heure plus tard, l'assistante de direction qui les avait accueillies, une dame proche de la soixantaine, brune et terriblement séduisante, revenait avec la première postulante. Cette dernière affichait un air pincé et contrarié. Soit elle avait été très mauvaise – ce qui expliquait l'entretien express –, soit le patron de *de Bérail et fils* avait suffisamment de discernement pour reconnaître la perle rare d'un seul coup d'œil. Gabi avala sa salive et tâcha de faire bonne figure en souriant à l'assistante qui lui rendit ouvertement la politesse.

— Madame Duquesne, appela cette dernière.

Celle qui avait jugé malin de se moquer d'elle un peu plus tôt se leva et disparut dans le couloir avec la démarche guindée de quelqu'un qui aurait rangé son balai au mauvais endroit. Incapable de refréner le sourire en coin qui s'épanouissait au bord de ses lèvres, Gabi s'installa plus confortablement contre le dossier de sa chaise. En face d'elle, Mme Collet-monté-et-tailleur-pied-de-poule attendait son tour et

ne s'intéressait pas plus à elle que précédemment, ce qui lui laissa tout le loisir de l'observer.

Elle ressemblait à une chouette. Il n'y avait rien de méchant là-dedans, c'était simplement... vrai. Son adversaire avait une frange qui rebiquait sur les tempes, le faciès sensiblement aplati, un nez minuscule et un peu crochu, d'immenses yeux bien ronds et rapprochés couronnés de sourcils plutôt hauts.

Gabi se retint de rire et se demanda à quel animal elle ressemblait elle-même. Sûrement pas à un fauve, car, sous son apparence de pin-up sûre de ses atouts, se dissimulait une jeune femme d'une autre veine. Gabi n'avait rien d'une diva. À trente ans, elle s'habillait la plupart du temps en jean, se camouflait l'hiver derrière de gros pulls et ne se maquillait pour ainsi dire jamais. Tout cela n'avait rien à voir avec un quelconque manque d'assurance ou une quelconque mésestime de soi, il s'agissait simplement de confort. Gabi grattait la terre. C'était son métier. Avant d'être au chômage, elle était archéologue, et arpenter les chantiers de fouilles en talons aiguilles était, d'une part, peu pratique, et, d'autre part, peu idéal si on ne voulait pas se faire remarquer. Elle grimaça en y pensant, son job lui manquait horriblement. Zéro mission depuis six mois. Nib. Nada. Autant de diplômes pour se retrouver sur la touche, c'était moche.

Quand elle avait commencé ses études, combien lui avaient affirmé qu'elle ne choisissait pas la bonne voie, qu'elle se retrouverait sans travail et plus vite que les autres ? Elle leur avait tous tenu tête, leur hurlant à cor et à cri qu'elle saurait leur prouver le contraire, et aujourd'hui, elle était là, à leur donner

raison. Personne n'aurait compris qu'elle pût se sentir humiliée de postuler dans l'un des meilleurs cabinets d'avocats du Faubourg-Saint-Honoré, pourtant, c'était vraiment le cas. Elle aurait mille fois préféré être ailleurs, sale et transpirante, coincée entre une truëlle et un seau de terre...

Elle soupira et releva la tête au moment où la candidate numéro deux longeait le couloir avec un air éclatant de satisfaction. Très bien. Elle avait dû faire fureur. Mais Gabi n'était pas du genre à baisser les bras aussi rapidement. Tandis que l'assistante demandait à Mme Collet-monté-et-tailleur-pied-de-poule de la suivre, Gabi se convainquit que rien n'était joué et attendit son tour. Elle ne sortirait pas de ce bâtiment sans travail.

Il ne lui fallut pas patienter longtemps avant d'être invitée à rejoindre le directeur. D'après la plaque en bronze vissée à la porte, il s'appelait Adrien. Adrien de Bérail. Ce nom lui fit l'effet d'une caresse sur la joue et lui renvoya des images de châteaux forts, de chevaliers en armure étincelante et de scènes d'amour courtois. Gabi colla sur ses lèvres un sourire éblouissant, et pénétra dans la pièce d'un pas qu'elle voulut déterminé. Le big boss se tenait assis derrière son bureau, les mains élégamment croisées devant lui.

Passé les premières secondes de surprise, Gabi eut presque envie de se tortiller comme une débutante. Adrien de Bérail, un sexagénaire coincé et taciturne ? Il devait avoir à peine trente-cinq ans et était plus sexy que Christian Bale ! Il lui ressemblait d'ailleurs assez, avec ses cheveux bruns et souples, ses sourcils épais, son nez droit et sa barbe de trois

jours soigneusement taillée. Waouh ! Si elle s'y attendait ! Et puis, à en croire ses longues jambes qu'il avait étendues devant lui, il devait être immense. Enfin, dans la mesure où elle culminait tout juste à un mètre soixante, chaque individu dépassant le mètre soixante-quinze lui paraissant grand.

— Entrez, mademoiselle Géris, et asseyez-vous, dit-il d'une voix chaude et, au risque de paraître cliché, terriblement sexy.

Cependant, il n'avait pas l'air commode. Elle le comprit dès qu'elle croisa son regard gris. C'était plus que certain, elle allait se frotter à un spécimen d'un genre plutôt coriace. Elle n'avait pas fait un mètre que déjà, elle se sentait passée au crible. Pour autant, ses yeux ne descendirent pas plus bas que le cou de Gabi. Le menton levé, la tête un brin de côté, il avait une expression étonnamment en harmonie avec cette pièce : froide, incisive et dominatrice. Pas de doute, il n'allait faire qu'une bouchée d'elle.

Elle prit une bouffée d'oxygène discrète et obtempéra. Elle s'installa en face de lui et cala soigneusement son sac contre les pieds métalliques de la chaise. En cas de pépin, elle pourrait y avoir accès rapidement. Mais il n'y en aurait pas, n'est-ce pas ? M. Piou-Piou allait être sage comme une image, aussi invisible qu'elle le souhaitait.

Elle croisa les jambes et posa les mains sur son genou, ce qui, en général, avait toujours l'effet de lui donner de l'assurance. Pas cette fois, hélas. Sous le regard inquisiteur de cet homme tiré à quatre épingles, elle sentait ses muscles se crispier et ses paumes devenir atrocement moites. Elle se força de nouveau à sourire et attendit.

De Bérail baissa les yeux sur le CV de Gabi qu'il tenait entre ses doigts. Il n'aurait pas pu avoir l'air plus perplexe en consultant ses références. C'était mal parti.

— Présentez-vous, exigea-t-il sans préambule.

Elle fut prise d'un besoin impérieux de se racler la gorge avant de le faire. Parce qu'elle était dotée d'un fort caractère et que l'enjeu était de taille, elle réussit à s'en abstenir et à donner l'impression de complètement maîtriser la situation.

— Je m'appelle Gabrielle Géris et je...

— Ça, je le sais déjà, c'est écrit sur votre fiche, l'interrompit-il durement.

— Tout comme mon cursus, monsieur, ne put-elle s'empêcher de rétorquer du tac au tac.

Il haussa un sourcil et la fixa étrangement, donnant un peu l'impression que jusqu'alors, personne ne s'était permis de le remettre à sa place, ce qui l'encouragea grandement. Elle sourit exagérément à ce monstre d'arrogance, et gonfla discrètement la poitrine pour exposer ses attributs. Cette technique était supposée faire oublier à Adrien de Bérail jusqu'à son nom, mais il ne mangeait manifestement pas de ce pain-là. Il resta froid comme le marbre, pas plus troublé par le joli décolleté de Gabi que par ses dents blanches étincelantes.

Mortifiée, elle se mordit les lèvres et piqua un fard.

— Ce que je voulais dire, c'est que... euh... tout y est précisé et peut-être est-ce inutile que je retrace dans le détail mon expérience professionnelle ? Vous avez sûrement des... euh... questions à me poser en rapport avec le poste que vous... proposez, et...

Elle se tut, consciente d'être en train de s'enfoncer.

— Essayez-vous de me dire que vous aimeriez mener l'entretien, mademoiselle Gêris ? demanda-t-il calmement, une pointe de moquerie dans la voix.

Elle venait de passer au rouge pivoine.

— Non, pas... pas du tout ! Je...

— Alors, considérons que c'est une bonne nouvelle, parce que si vous bégayez tous les trois mots, nous n'en aurons pas fini avant ce soir.

Elle aurait voulu s'enfoncer six pieds sous terre.

Il posa le CV de Gabi sur le bureau et croisa les mains devant lui.

— Je cherche une réceptionniste/standardiste avec une formation de juriste. D'après votre curriculum vitae, vous êtes archéologue. Comment expliquez-vous votre présence ici ?

Ce qu'il était méprisant ! Elle lui aurait bien craché à la figure qu'elle n'était pas plus bête qu'une autre et que manier une truelle ne signifiait pas qu'on ne savait pas décrocher et parler au téléphone ! Mais elle s'en abstint. À la place, elle sourit de plus belle.

— Je suis à même de répondre au téléphone, monsieur, et d'aiguiller les appels, pour peu qu'on me transmette un listing des numéros internes. Je sais me servir d'un traitement de texte, d'un tableur, d'un logiciel de base de données, je sais faire fonctionner une photocopieuse, un scanner et une machine à café, et je sais aussi être agréable.

Elle crut voir ses yeux se plisser d'amusement.

— Mais vous n'y connaissez rien en droit fiscal, pénal, ou de la famille.

Gabi fit mine de paraître détachée par ses propos qui n'en étaient pas moins une vérité.

— En effet, mais je suppose que vous ne recrutez pas une secrétaire pour qu'elle vous remplace, osez-elle plaisanter. Je saurais me former rapidement.

En guise de réponse, Adrien de Bérail repoussa sa chaise et se mit debout.

— Je vous remercie de vous être déplacée, mademoiselle Gêris, mais j'ai bien peur que votre profil ne soit aux antipodes de celui que je recherche pour ce poste.

Gabi paniqua.

— Mais je...

Il appuya sur un des boutons du téléphone fixe qui trônait sur le bureau et accorda de nouveau un regard à Gabi.

— Je vais vous faire raccompagner. Si vous avez utilisé un taxi pour venir jusqu'ici et que vous avez besoin d'être défrayée, vous pourrez fournir vos justificatifs à notre service comptabilité, vous serez remboursée sous huit jours.

Gabi refusait de se lever. Si elle le faisait, cela signifiait qu'elle capitulait et il en était hors de question. Pas après seulement cinq minutes d'entretien !

— Je parle l'anglais et l'italien couramment !

L'avocat lui envoya un sourire insupportablement compatissant.

— Le latin aussi, d'après votre CV. Ce qui est une très bonne chose, mais hélas malheureusement inutile pour ce poste. Ce sont des compétences juridiques dont j'ai besoin, pas linguistiques.

— Mais l'anglais peut-être utile, vous avez certainement des clients qui ne parlent que cette langue.

— Quelques-uns, c'est vrai. Cependant une personne bilingue anglais et formée au droit n'est pas une denrée rare, mademoiselle, je suis désolé.

— J'apprends vite !

Il secoua la tête de gauche à droite.

— Vite, ce n'est pas suffisant. Je veux quelqu'un d'opérationnel immédiatement, je n'ai pas de temps à perdre dans votre formation.

— Je ferai encore plus vite ! Trois jours ! Non, deux !

Il contourna son bureau pour s'approcher d'elle, les sourcils froncés. Elle avait réussi à l'agacer.

— Mademoiselle...

— Testez-moi ! lança-t-elle, en désespoir de cause, tout en gonflant exagérément la poitrine de façon plus qu'équivoque.

Il s'arrêta aussitôt pour l'observer, totalement éberlué.

— Je vous demande pardon ?

— Demandez-moi ce que vous voulez !

Manifestement, il n'en croyait pas ses oreilles, mais qu'il se rassure, elle n'en revenait pas elle-même.

— Mademoiselle Géris, je n'attends rien de vous, et sachez que cette attitude ne penche pas en votre faveur. Soyez aimable et quittez ce bureau au plus vite.

Il s'approcha un peu plus comme pour la prendre par le coude.

— Non !

Elle se leva si brusquement que sans s'en rendre compte, elle mit un violent coup de pied dans son sac à main, le faisant s'écrouler sur le côté.

— Mais qu'est-ce que... ? eut à peine le temps de dire de Bérail.

M. Piou-Piou n'avait pas apprécié d'être malmené. Dans un tintamarre épouvantable de cris perçants, il sortit de son logement de fortune pour s'envoler. Effarée, Gabi le vit parcourir la pièce en long, en large et en travers, laissant dernière lui de minuscules crottes de joie d'avoir réussi un si beau décollage. Quelque part, elle ne put s'empêcher d'être très fière de lui qui, une heure plus tôt, était en bien mauvaise posture.

— Nom de Dieu ! vociféra l'avocat.

Il lui adressa un regard si vif de colère, que Gabi ne prit pas le temps d'admirer les prouesses de M. Piou-Piou. Elle se mit à sautiller dans tout le bureau, dans l'espoir de l'attraper, mais le pigeon était hors de portée. Quand enfin il s'arrêta sur le rebord de la fenêtre, de Bérail fit mine de vouloir s'en emparer.

— Non ! Vous allez l'effrayer et il va s'enfuir ! s'écria Gabi, hors d'haleine.

— Fichez-moi cette bestiole dehors ! éructa-t-il en s'immobilisant.

Gabi s'approcha aussi lentement qu'elle put. L'oiseau la regardait d'un sale œil, refusant totalement d'admettre que Gabi lui avait sauvé la vie un peu plus tôt dans la journée. L'ingrat !

— Tout doux, tout doux... murmura-t-elle.

Elle avança les mains, il recula aussitôt.

— Ne t'inquiète pas, je ne te veux aucun mal.

Deuxième tentative, il se déroba encore.

— Chut... tout va bien.

Elle y était presque.

— Là, tu es bien sage...

Au moment où elle s'apprêtait à le toucher, un claquement de langue agacé retentit derrière elle et le pigeonneau se décala de plusieurs centimètres sur le côté. Irritée, elle se tourna vers l'avocat.

— Vous l'avez effrayé, j'y étais presque !

— *Je* l'ai effrayé ? s'insurgea de Bérail. Mais je m'en contrefous ! Je veux qu'il sorte de là !

— Alors, arrêtez de vous agiter !

Elle crut qu'il allait la désagréger par la seule force de son regard. Il était furieux.

— Maintenant, ça suffit !

Il s'élança en direction de la fenêtre pour attraper M. Piou-Piou qui, bien entendu, atteignit le plafond avant que l'avocat n'ait eu le temps de le capturer. Puis, en guise de représailles, il passa au-dessus de lui et laissa tomber sur la manche de son costume hors de prix la trace manifeste de son mécontentement. Ah, c'était certain, lui, il n'avait jamais dû boire d'Orangina...

L'homme, qui ne serait jamais, à n'en point douter, l'employeur de Gabi, regarda attentivement la tache. Au fur et à mesure que les secondes s'écoulaient, elle voyait les joues de l'avocat rougir de fureur. Elle enfonça la tête dans ses épaules en serrant les dents. La tempête était sur le point d'éclater.

— Je vais me le faire ! hurla-t-il.

La jeune femme recula de quelques pas et assista au spectacle le plus étrange de toute sa vie. On aurait dit un genre de numéro de cirque, dans lequel Adrien de Bérail, un parapluie à la main, venait de provoquer l'oiseau en duel, lequel ne semblait pas intimidé du tout. À chaque fois que l'avocat